

## Charles de Foucauld : la Sainteté au quotidien

### Conférence Mgr Jean-Claude BOULANGER

J'ai vécu dernièrement une retraite au sud du Maroc avec des séminaristes, sur les pas de Charles de Foucauld. Nous marchions dans le désert, environ vingt kilomètres par jour, comme lorsque l'on va à Tamanrasset ou à l'Assekrem et je peux dire que les séminaristes qui découvraient Frère Charles ont vraiment apprécié sa spiritualité. Il est peu connu. On connaît davantage un autre Foucault qui passe à la télé et qui vous promet des millions. Pour la jeune génération, quand on parle de Foucauld, c'est cet animateur de télé. D'ailleurs, la plupart écrivent aujourd'hui Foucauld avec un « t ». J'ai fait un petit test avec des lycéens qui venaient d'un lycée catholique : sur 53 jeunes, 4 avaient entendu parler de Charles de Foucauld. Leurs parents, eux pensent plutôt au philosophe Michel Foucault. Cela veut dire que Frère Charles est ignoré aujourd'hui dans la nouvelle génération. Il y a une véritable rupture culturelle, avec les jeunes générations de France en particulier au niveau religieux. Mais ces jeunes quand ils le découvrent sont passionnés par sa vie. Ils s'y retrouvent en partie. Sa béatification signifie que son itinéraire si complexe et même chaotique, comme disent certains, peut être un chemin de sainteté. L'Eglise propose, pour les générations de notre temps, une figure concrète de l'homme des Béatitudes dont parle Jésus dans l'Evangile : « Heureux les pauvres de cœur, dit Jésus, le Royaume des cieux est à eux » (Mth 5,3). Bienheureux est-il ce Frère Charles qui s'est abandonné peu à peu entre les mains de Dieu et des hommes, et qui à la suite de Jésus de Nazareth, est devenu ce pauvre de cœur !

#### 1<sup>ère</sup> partie - **La vie de Charles de Foucauld : une histoire sainte.**

La sainteté n'est pas d'abord une réalité abstraite. Elle se découvre en contemplant des visages d'hommes et de femmes. La vie de Charles de Foucauld qui frôle parfois l'errance, nous rappelle simplement que Dieu écrit droit avec les lignes courbes de notre histoire. Nous allons simplement retenir quelques épisodes de sa vie, en essayant de faire le lien avec le contexte culturel de notre époque.

#### Un jeune sans repères.

Il est né en 1858. Cette année-là évoque d'autres témoins de la foi dans des milieux sociaux bien différents. Le 11 février 1858, ont lieu les premières apparitions à

Lourdes et nous pensons tout naturellement à la petite Bernadette. Vous connaissez sans doute la condition sociale de ses parents. Le chômage qu'a connu François Soubirous est un exemple de la condition sociale de tant de personnes sous le Second Empire. On ne peut oublier en même temps le travail des enfants en bas-âge dans bon nombre de familles pauvres. Juillet 1858, voit le mariage de Louis et Zélie Martin à minuit à l'église Notre-Dame à Alençon. Ce sont les parents de la petite Thérèse. Ils évoquent pour nous la bourgeoisie Alençonnaise. On peut dire la bourgeoisie commerçante de l'époque qui va bénéficier de l'essor industriel, économique et commercial du Second Empire.

15 septembre 1858 : c'est la naissance de Charles de Foucauld à Strasbourg. Il naît dans une famille d'origine aristocratique dont bon nombre de ses ancêtres se sont illustrés à travers l'histoire. L'un de ses ancêtres a même servi sous Saint-Louis. Très vite, les parents vont quitter Strasbourg pour s'installer à Wissembourg à la frontière allemande.

Dieu choisit ses témoins à une époque donnée et dans tous les milieux sociaux. La sainteté n'est pas réservée à une élite. Charles, comme Thérèse, ont un début d'enfance heureuse mais qui sera très vite marquée par des deuils familiaux. Deux ans après la naissance de sa sœur, Charles se retrouve orphelin de père et de mère, à l'âge de six ans. Thérèse vivra aussi douloureusement la mort de sa mère qui est atteinte d'un cancer. Elle aura à peine cinq ans. Elle écrira : « comme elles ont passé rapidement les années ensoleillées de ma petite enfance ». Charles évoquera aussi le temps béni de l'enfance. Tous deux ont vécu la mort de leurs proches avec ce sentiment d'abandon et leur enfance sera marquée par cette angoisse, cette peur d'être abandonnés. On ne comprend pas la jeunesse de Charles sans évoquer ces deuils.

Il va être élevé par son grand-père, le colonel de Morlet. A 12 ans, il va encore connaître une autre perte : celle de l'Alsace en 1870. Les Prussiens ont aussi occupé la maison des Martin à Alençon la même année et nous devinons ce que cela a produit dans la famille de Thérèse. Mais Charles, quant à lui, est obligé de s'enfuir. Il n'a plus de pays, il a perdu non seulement ses parents mais aussi sa terre natale. Cela va être un moment douloureux. On comprend mieux sa réaction au moment de la guerre de 1914, et celle de la France par rapport à la position de Benoît XV qui appelle à la paix. La plupart des ecclésiastiques français, et Charles de Foucauld y compris, ne vont pas adhérer à cet appel de Benoît XV ! Il fera toujours la distinction entre la culture allemande et l'idéologie prussienne.

En 1874, à seize ans, il perd la foi parce que, dit-il, il n'a pas rencontré de prêtres catholiques capables de répondre véritablement aux questions qu'il se posait. Nous sommes à l'époque de Renan, du Positivisme, du Scientisme. Il est allé au lycée à Nancy. Il a eu des maîtres de philosophie, de littérature qui professaient l'athéisme. Il dit lui-même qu'il faudra attendre plus tard, en 1886, la rencontre avec l'abbé Huvelin, pour trouver un prêtre qui réponde, non seulement intellectuellement mais aussi spirituellement, à ses questions de sens. Charles de Foucauld avait les moyens de vivre, il était à la tête d'une fortune. Nous savons ce qu'il en a fait. Quand il reverra à Nazareth ses années de jeunesse, il écrira, sans doute en exagérant mais avec une part de vérité : « J'étais comme affolé et j'étais tout égoïsme, toute impiété, tout désir du mal ». Ses compagnons d'armes à Saumur et à Pont-à-Mousson, l'avaient surnommé « le gros Foucauld » et même certains le regardaient avec dédain en l'appelant : « le porc ».

Ce n'est pas uniquement la foi que perd Charles de Foucauld mais peu à peu, ce sont ses raisons de vivre. A vingt ans, son grand père vient de mourir. Affectivement, tous les liens ont disparu peu à peu. La solitude pèse lourdement. A quoi bon vivre, quand on a perdu, une à une, ses raisons de vivre ? Qu'est-ce que vivre sans la joie de vivre ? La vie a-t-elle un sens ?

#### La grâce du pardon et de la réconciliation.

Charles de Foucauld rejoint sans doute, à travers sa jeunesse, l'expérience de tant de jeunes d'aujourd'hui. Quand une fille de dix sept ans vous dit qu'elle a plus confiance dans son chien que dans son copain, vous vous posez des questions. Cela veut dire, pour elle : Peut-on faire confiance à quelqu'un ? Peut-on avoir confiance en sa parole quand il me dit : « Je t'aime », en sachant qu'il le dira peut être à une autre dans quinze jours ? Ce manque de confiance est une angoisse profonde pour les jeunes générations. Mais, c'est la même confiance vis-à-vis de Dieu. Un jeune de vingt-trois ans, lors de sa préparation au mariage, dit : « J'ai perdu la foi depuis l'âge de quatorze ans, à la mort de mon grand-père. J'ai prié Dieu et il a laissé mourir celui qui était tout pour moi ». Charles a eu des raisons d'abandonner la foi de son enfance. Il n'a trouvé personne sur son chemin pour répondre à ses questions vitales et pourtant Dieu veillait. Il connaissait sa soif d'absolu. Il a été touché de plein fouet au niveau de la confiance : confiance en lui-même, dans sa famille, dans les autres, en Dieu. Or, le ressort de la vie, c'est la confiance. Nous grandissons toujours à la mesure des regards de confiance que l'on a posés sur nous, surtout dans notre enfance et dans notre jeunesse.

Charles de Foucauld se souviendra de ce jour d'octobre 1886, en l'église St Augustin à Paris et de l'accueil de l'abbé Huvelin. Il a vingt-huit ans, mais bien des événements ont préparé ce moment. Il y a eu surtout l'échec de la carrière militaire et l'exploration du sud du Maroc en 1883 et 1884. Il est devenu explorateur, comme il en existe à notre époque. Il y avait chez lui à la fois le goût de l'exploit, du risque, de l'aventure, mais il y avait sans doute cette soif de dépassement, cette recherche de vérité, de simplicité, de rencontre d'autres cultures. L'expérience du désert du Maroc a été unique. Le désert vous oblige à vous recentrer sur ce qui fait l'essentiel de votre vie. Et quelque part, ce qu'on a laissé dans l'ombre, ce qu'on a voulu oublier réapparaît à la conscience. Comme pour l'eau trouble : la boue se dépose peu à peu, et l'eau devient transparente. On comprend sa vie, on relit son histoire d'une toute autre manière. C'est la grâce du silence. Le silence du désert n'est pas une absence, mais un trop plein de présence. Et c'est là qu'on apprend à recevoir. Charles le redira d'ailleurs dans l'une de ses méditations en 1897 à Nazareth : « Il nous faut passer par le désert pour apprendre à recevoir de Dieu ». Et c'est au désert aussi que l'on devient frère, parce que seul au désert, on ne tient pas. Peut être que ce temps de désert que l'Eglise d'Occident est en train de traverser est un temps spirituel très fort, où elle apprend à recevoir du Seigneur : « Je te conduirai au désert, dit le Seigneur, et je parlerai à ton cœur » (Osée 2,16). C'est aussi au désert que ce peuple devient un peuple de frères, le peuple de Dieu (Ezéchiel 11,20).

La rencontre avec le monde de l'Islam l'a fortement impressionné. Au cours de cette expédition, lui qui s'était habillé en rabbin Juif, a connu l'humiliation. Il a perçu la manière dont le pauvre pouvait être traité et méprisé, rejeté, exclu et bafoué dans sa dignité. Plus tard, il comprendra ce que signifie pour Jésus, prendre la dernière place. Sans majorer l'expérience du Maroc, on peut dire qu'elle a été un tournant dans sa vie de jeune.

Rentré à Paris, il devient célèbre. Il a fait paraître son livre « Reconnaissance au Maroc » qui connaît un franc succès. Mais c'est sa rencontre avec l'abbé Huvelin qui va bouleverser sa vie. Nous n'aurions pas le Frère Charles sans la présence de ce prêtre.

L'abbé Huvelin a accompagné Littré aux derniers moments de sa vie. Il avait fait Normale Sup. C'est à la fois un grand intellectuel de l'époque mais aussi un grand spirituel. C'est donc ce saint homme de Dieu qui va conduire Charles de Foucauld : ce ne sera pas facile d'accompagner un tel homme et un tempérament aussi fougueux. Il y a toujours plus de différence entre les âmes qu'entre les visages. Tout accompagnateur spirituel doit avoir beaucoup d'humilité. L'abbé Huvelin est un homme rempli de bonté, avec

une patience inouïe, et Dieu sait s'il en fallait avec Charles de Foucauld ! Les personnes qu'il a rencontrées sur son chemin sont aussi le fruit de la grâce. L'abbé Huvelin, sa cousine Marie de Bondy, sa sœur Marie, la famille qu'il va retrouver sont des présences que Dieu a mises sur la route du Frère Charles. L'abbé Huvelin dira souvent : « on verra plus tard, continuez, persévérez »... Quand on a en face de soi quelqu'un qui a une telle soif de vivre et un tel désir de perfection, qui est toujours en perpétuel mouvement, qui change d'idée : on dit : « patience, patience... ». C'est la sagesse spirituelle. Combien de fois, l'abbé Huvelin dira, et même avant sa mort en 1910 : « Ah ! avant tout, laissez agir la grâce, cela vient peut-être de vous, ce sont peut-être des projets que vous-même vous formez. Est-ce que c'est l'appel du Seigneur ? » Il l'invitera toujours à prendre le temps du discernement !

L'expérience, peut être la plus forte dans la vie de Charles de Foucauld, c'est cette rencontre de Jésus de Nazareth en l'église Saint-Augustin à Paris. On peut parler d'Effusion de l'Esprit comme l'on dit aujourd'hui. Il y a eu la grâce du moment de la conversion mais il y a eu tout ce temps de préparation que Frère Charles n'a pas perçu immédiatement. Les convertis ont parfois du mal à parler de leur enfance, de leurs racines. Ils ont souvent l'impression qu'avant la conversion il n'y a rien eu. Or, les fruits sont toujours dans les semences d'hier. Il n'y a pas d'arbre sans racines. Nous n'aurions pas la conversion de Paul sans l'acte d'offrande d'Etienne dans les Actes des Apôtres. Pour Dieu, il n'y a pas d'individu isolé. Toute notre vie s'enracine dans une communion puisque Dieu n'est que communion d'Amour. On le voit bien avec Thérèse et son message. Nous nous portons les uns les autres. Nous sommes toujours le fruit d'une offrande. Il y a une date précise dans la vie de Charles, mais il y a aussi tous ceux qui l'ont précédé et tous ceux qui priaient pour lui, et qui l'ont accompagné. Et il y a là un témoin de Dieu qui comprend cette âme à savoir l'abbé Huvelin et qui va dire : « Voulez-vous recevoir le pardon de Dieu ? » Charles avait l'impression que sa vie n'était qu'ivraie. Dieu est capable de transformer l'ivraie en bon grain. C'est cela la grâce. L'abbé Huvelin va l'inviter à communier et même quotidiennement. C'était exceptionnel à cette époque. Puis Charles va retenir une parole que ce prêtre prononcera dans un de ses sermons : « Jésus de Nazareth a tellement pris la dernière place, que personne ne pourra la lui ravir ». Sans doute que l'abbé ne s'est jamais souvenu de cette phrase mais le Seigneur passe à travers les paroles d'humbles serviteurs.

Cette année 1886, finalement, sera toujours un peu mystérieuse. Avec humour, on peut parler du tiercé de Dieu en France. C'est l'année de la conversion de Charles de Foucauld, mais aussi celle de Thérèse où elle dit qu'elle est passée de l'enfantillage à l'âge adulte à Noël 1886. On ne peut pas oublier la conversion de Paul

Claudiel à Notre-Dame en cette même nuit de Noël. Si nous élargissons à l'Eglise universelle, cette année-là fût aussi marquée par les martyrs de l'Ouganda.

Pour conclure cette première partie, on peut dire que la sainteté n'est jamais de l'ordre de l'instantané. Nous ne voyons pas le sillon que le Seigneur a peu à peu tracé pour venir un jour de printemps y semer sa grâce. Toute effusion de l'Esprit suppose toujours des médiations. La conversion véritable est le fruit d'une communion que nous appelons la Communion des Saints. La sainteté est une histoire sacrée, fruit d'une vie qui a accepté d'entrer dans le temps de Dieu et qui n'est pas celui des hommes. Il nous faudra toujours, comme Frère Charles, passer de la sainteté rêvée à l'offrande de nos pauvretés.

## 2<sup>ème</sup> partie – **De la Sainteté rêvée à l'offrande de sa pauvreté.**

Nous allons nous arrêter quelques instants sur cette période de sa vie qui va de 1886 à 1916. Vous avez peut être remarqué que cela fait 30 ans comme Jésus à Nazareth. Et dans ces trente années, il y aura ce désir d'imiter Jésus à Nazareth, « d'être avec Jésus ». C'est un terme qui revient sans cesse de 1886 à 1901, c'est-à-dire quinze ans. Puis, après son ordination sacerdotale en 1901, il y aura la période « d'aller vers », surtout à Béni-Abbès et à Tamanrasset. Cette période durera aussi quinze ans, de 1901 jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1916, le jour de sa mort. A sa manière, il a été à la fois disciple et apôtre de Jésus comme il a été fils du Père et frère des hommes. C'est étonnant comment le Seigneur a mis de l'harmonie, de l'unification dans sa vie spirituelle alors que dans la recherche continue de sa voie, nous avons l'impression d'une errance.

Ce qui a unifié sa vie, c'est d'abord cet amour passionné de Jésus de Nazareth, au point de vouloir l'imiter à la lettre, presque servilement. Sans cesse, il cherchera la dernière place, que ce soit à Akbès quand il sera trappiste ou à Nazareth dans sa cabane dans le jardin des Clarisses. Mais nous savons bien que le regard qu'il porte sur Jésus de Nazareth est davantage celui d'un vicomte de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle que celui d'un charpentier du temps de Jésus.

Il n'y a pas de sainteté sans amour dirions-nous. « Et il n'y a pas d'oblation sans immolation » ajoutera Frère Charles. C'est en contemplant le cœur et la croix, qu'il comprendra qu'il n'y a d'amour que dans le don et que l'amour rime avec souffrance. Car la plus grande souffrance c'est de ne pas aimer comme Jésus aime. Pour lui, ce sera l'image du grain de blé dans l'Evangile. Si le grain de blé ne s'était pas donné, il se serait desséché peu à peu dans un grenier. Seuls ceux qui donnent leur vie à la suite du

Christ fécondent l'humanité. C'est cela la sainteté, selon l'Évangile. Les grands témoins qui marquent l'histoire sont des hommes et des femmes qui ont osé donner leur vie. Un certain nombre de religieux ou religieuses savent bien, que si leur fondateur ou fondatrice n'avait pas fait l'acte d'offrande de leur vie, ils ne seraient pas là aujourd'hui. Combien de jeunes répondent : « Ce n'est pas écrit pigeon sur mon front », voulant dire que donner sa vie, c'est se faire piéger. Il faut profiter, jouir, prendre et avoir toujours plus, là est le vrai bonheur semble dire notre société de consommation. Charles de Foucauld a pu jouir et profiter de la vie, cela ne l'a pas rendu heureux. Son vrai bonheur, il l'a trouvé dans l'offrande de sa vie, plus spécialement celle de sa pauvreté et dans l'amour des petits.

### *La sainteté au cœur de la fragilité.*

Lorsque Charles de Foucauld est en plein doute sur sa vocation de Trappiste et au moment où il va renoncer à faire ses vœux définitifs, il va méditer la dernière parole de Jésus sur la croix en 1896 à Akbès en Syrie : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ». Cette méditation deviendra un jour la prière d'abandon que réciteront les disciples du Frère Charles. Or, la petite Thérèse se trouve au fond d'un carmel, à plusieurs milliers de kilomètres et elle vient d'écrire un an auparavant son acte d'offrande en 1895. C'est étonnant comme ces deux textes sont très proches spirituellement. A sa manière, Frère Charles écrit l'acte d'offrande de sa vie qu'il va vivre jour après jour pendant vingt ans. Il avait l'impression que le fait d'avoir quitté sa famille, le 16 janvier 1890, pour entrer à la Trappe avait été cet acte d'abandon. Or, c'était l'offrande d'une liberté mais non d'une pauvreté. C'était un riche qui offrait, ce n'était pas encore un pauvre qui n'avait plus que sa pauvreté à offrir.

C'est en faisant peu à peu l'expérience de sa fragilité humaine, en particulier dans la dernière partie de sa vie à Béni Abbès et à Tamanrasset qu'il va expérimenter sa pauvreté. En 1901, après son ordination sacerdotale, il rêve d'annoncer l'Évangile aux pauvres du Sahara. En 1905, au moment de rejoindre Tamanrasset, il écrit : « j'offre ma vie pour la conversion des Touaregs, du Maroc, des peuples du Sahara, de tous les infidèles. Il s'agit d'imiter Jésus dans sa vie cachée ». Or, voilà qu'au début de l'année 1908, il connaît l'expérience de la solitude, de l'abandon, de la maladie qui risque de le conduire à la mort. C'est en même temps un échec certain au niveau de la mission : Il n'a converti personne. Il n'a aucun disciple. Lui qui rêvait de célébrer chaque jour l'Eucharistie et de porter mystérieusement la présence de Jésus en Terre d'Islam n'a plus l'autorisation de Rome de dire la messe seul. Il était venu pour servir les pauvres qui admiraient sa générosité. Il n'a plus rien à offrir et pourtant la sécheresse s'étend sur l'ensemble des régions du Hoggar. Ce sont quelques femmes, pauvres parmi les pauvres, qui en prenant le

peu de lait qui reste de quelques chèvres, vont lui sauver la vie. Lui qui était venu pour donner va enfin apprendre à recevoir. Lui dont la devise était « jamais arrière » va enfin se réconcilier avec sa fragilité. Il voulait être frère des petits, le voilà devenu petit frère. Il voulait aider les pauvres, le voilà devenu pauvre. Il sait désormais qu'un pauvre aidé demeure un pauvre, mais qu'un pauvre aimé devient un frère. Il a touché du doigt sa pauvreté, sa petitesse. Il s'est même réconcilié avec elles et les a offertes. Il a entendu cette phrase du Seigneur qui dit à St Paul : « Ma grâce te suffit... ma force se déploie dans ta faiblesse » (2 Co. 12,9).

Il écrira deux mois plus tard à sa cousine : « Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes. (Il cite ici St Jean de la Croix comme le jour de sa mort). Il ne manque pas dans nos vies de ces changements qui obligent à un passage à une certaine mort. Quand l'espace pour respirer se restreint, quand il n'est plus possible de dire ou de faire, quand notre compétence, notre dévouement et notre zèle deviennent même des obstacles, quand la situation semble désespérée, nous aimons entendre nous redire en écho à St Paul : « la faiblesse des moyens humains est une cause de force, pour affermir l'espérance au cœur même de nos fragilités et de nos détresses ». Frère Charles est sur le chemin de la sainteté. La grâce ne supprime pas la nature, les blessures, elle les transfigure de l'Amour du Père. Frère Charles a fait de sa fragilité un chemin d'humanité et de sainteté. C'est un blessé de la vie, parfois même un écorché vif qui est devenu un fils et peu à peu un frère, un tendre frère, un petit frère. Voilà ce que fait la grâce du Seigneur à travers le mystère de la faiblesse et de la fragilité humaine.

### La grâce du Second Appel.

Frère Charles vient de vivre ce que dans l'Evangile nous appelons le deuxième appel et toute vie qui emprunte le chemin de la sainteté passe un jour ou l'autre par ce deuxième appel. Dans l'Evangile de Jean, Pierre a vécu ces deux appels. Il y a l'appel du départ où il suit Jésus avec son frère et puis il y a l'appel après le reniement. Jésus ne lui pose plus qu'une seule question : « M'aimes-tu ? » Pierre lui répond qu'il l'aime d'un amour d'amitié. Jésus lui avait demandé s'il était capable de l'aimer de l'amour même de Dieu (Agapé). Nous pressentons l'humilité de Pierre. Il a touché du doigt sa pauvreté, son péché. Jésus peut lui dire alors : « Quelqu'un te conduira là où tu ne voudrais pas aller... suis-moi » (Jn 21,15-19). Frère Charles a accepté peu à peu cette dépendance, cet abandon entre les mains du Père à la suite de Jésus. Il est devenu un petit frère, un pauvre frère acceptant de dépendre des pauvres. Il n'était plus venu pour donner uniquement, il était venu pour partager, pour apprendre à recevoir des autres. Il va offrir peu à peu cette part d'humus et

même d'ivraie qui est en lui, au lieu de la nier, de la cacher, pour que la grâce en fasse un chemin de sainteté.

Charles de Foucauld nous révèle que la sainteté va bien au-delà de la guérison des blessures. Le Salut que propose le Ressuscité cohabite avec la marque de ses blessures quand il apparaît à ses disciples. La grâce cicatrise les blessures de la vie, elle ne les efface pas. Toute cicatrice demeure une fragilité. Il y a une idéalisation de la sainteté qui relève d'un perfectionnisme physique, moral et spirituel. Nous sommes toujours ivraie et bon grain et le Seigneur nous demande d'offrir les deux. C'est en passant par ce chemin que Frère Charles a vécu les dernières paroles de Jésus lors de sa Passion : « Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne » (Lc 22,42). C'est cette phrase que prononçait sa maman de sa mort et qu'elle avait fait inscrire sur sa tombe. Lui qui a posé la question à Jésus au moment de sa conversion, comme les foules au moment de la multiplication des pains : « Que devenons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?, s'entend répondre par Jésus : L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qui l'a envoyé ». (Jn 6,29).

Par sa foi en Jésus de Nazareth, peu à peu Frère Charles s'est laissé façonner par le Seigneur. On pourrait évoquer bien des aspects de sa vie que nous ne pouvons pas aborder ici, par manque de temps : La Sainteté au cœur du quotidien avec la spiritualité de Nazareth. Le christianisme est l'une des rares religions au monde à sanctifier le quotidien. La Sainteté au cœur de l'apostolat qui s'enracine dans l'Eucharistie et l'adoration Eucharistique. La Sainteté vécue dans le compagnonnage des plus pauvres et la spiritualité du petit et du frère. La Sainteté en terre d'Islam, tournée vers la prière et l'amitié fraternelle. Sa vie a été une présence aimante, offrante et adorante. Peu à peu, il est passé de l'Eucharistie à une vie Eucharistique, comme il est passé de l'exposition du Saint-Sacrement à une vie exposée. La Sainteté se réalise au long d'une vie bien plus que dans des temps forts, même s'ils sont nécessaires. Le Seigneur veut faire de notre vie une histoire sainte. Acceptons de ne pas tout comprendre immédiatement des événements que nous vivons.

### Conclusion :

On ne comprend bien la vie d'un être humain qu'au moment de sa mort. Comme tous les hommes de communion à travers l'histoire, Frère Charles est mort, victime de la violence et de la haine à la suite de son Bien-aimé, Maître et Seigneur, Jésus de Nazareth. En ce 1<sup>er</sup> décembre 1916, 1<sup>er</sup> vendredi du mois, un corps est là, recroquevillé,

raidi, à même le sol, les mains attachées derrière le dos. Frère Charles vient d'être tué d'une balle dans la tête, victime d'un groupe d'Islamistes qui venaient sans doute l'enlever pour le prendre en otage. Il est là, au pied du fortin à Tamanrasset qu'il avait fait construire pour protéger les habitants. La nuit tombe sur Tamanrasset. Non loin de ce corps raidi, à l'intérieur du fortin, à même le sol, au milieu de tas de papiers jetés pêle-mêle, il y a la lunule du Saint Sacrement que Frère Charles a tant adoré. Son Maître et Seigneur l'a rejoint jusque là. Non loin de là, à même le sable, les quatre Evangiles, la Parole de Dieu qu'il a tant méditée. Le courrier était prêt et dans l'une de ses lettres, il avait écrit : « Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse en ce monde ... On trouve qu'on n'aime pas assez... comme c'est vrai. On n'aimera jamais assez ». Ce furent aussi les dernières paroles de l'abbé Huvelin. Frère Charles avait compris qu'il n'y a de Sainteté que dans une vie offerte par amour, jusqu'au bout de l'amour. Peu à peu, l'Esprit de Dieu l'avait conduit du « jamais arrière » « à tout est consommé ». Le vrai bonheur est d'aimer et d'être aimé de Dieu. Peu à peu, il était entré dans le bonheur de Dieu et il était devenu l'homme des Béatitudes.

Comme le grain de blé jeté en terre, son corps avait été placé à même le sol, dans le fossé, autour du fortin avec les corps de trois musulmans. Parce qu'il s'était identifié peu à peu à Jésus de Nazareth, dans l'acte d'offrande de sa vie, il était devenu frère en humanité, au point que dans sa mort, il avait rejoint ses frères musulmans, gisant-là, côte à côte mystérieusement. Sa mort même n'a rien d'extraordinaire. C'est un fait divers, parmi tant d'autres. Il est là, abandonné dans l'effacement de ce qu'a voulu être sa vie, comme l'olive oubliée sur l'olivier après la cueillette. Et de manière peut être prophétique, l'amenokal Moussa Agg Amastan, chef des Touaregs, un musulman, écrira à la sœur de Charles : « Charles, le marabout, n'est pas mort pour vous autres seuls, il est mort pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde et nous nous rencontrons avec lui au paradis ! ».

« Aimer, c'est se livrer comme Jésus sur la croix » avait écrit Frère Charles. Seuls ceux qui donnent leur vie à la suite de Jésus fécondent l'histoire. Le véritable missionnaire est le Saint. Mais il n'y a de Sainteté que dans l'offrande d'une pauvreté aimante. Frère Charles est un vrai témoin de Jésus de Nazareth pour notre temps.

† Jean-Claude BOULANGER